

Journal Républicain

Paraisse tous les jours

excepté

le Dimanche

Le Numéro : 6 Centimes

Le Patriote

Des Pyrénées

ABONNEMENTS

Pau, Département et Limite des Pyrénées.....	Un an, 12 fr. Six mois, 7 fr. Trois mois, 5 fr.
Autres Départements et Colonies.....	— 18 fr. — 10 fr. — 6 fr.
Etranger.....	22 fr. — 15 fr. — 9 fr.

Les Aboinements sont payables d'avance | Ils sont encadrés aux frais de l'abonnement

LES ANNONCES SONT REQUISÉES :
A PARIS, à l'Agence HAVAS, 8, Place de la BOURSE, et à la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE PUBLICITÉ,
10, Rue de la Victoire. — A BORDEAUX, à l'Agence HAVAS
A PAU, aux Bureaux du Journal.

L'Administration décline toute responsabilité en ce qui concerne les Annonces et la Revue Financière

PUBLICITE

Annonces Judiciaires.....	0.20 la ligne
Annonces Commerciales.....	0.30
Réclames.....	0.60

Les Inscriptions ne sont admises que sous réserves

Télégrammes : PATRIOTE-PAU

Téléphone : 0.45

La Semaine Politique

TOUT A L'OFFENSIVE COMMISSIONNAIRES DE LA CONVENTION L'AIDE MUTUELLE DES ALLIÉES ARABES CONTRE TURCS

Tout est à l'offensive. La chose et le tout sont également en faveur et il semble réellement qu'un moment de la guerre est arrivé où les méthodes temporisatrices imposées jusqu'ici vont faire place comme jadis aux grands mouvements.

Gardons-nous de généraliser. Toutes les théories anciennes ont été transformées et jamais peut-être la diversité des opinions, toutes vraisemblables, ne s'est affirmée comme aujourd'hui.

Ce qu'il est permis de constater, c'est que, de tous les côtés, la pression des Alliés se resserre autour des empêtrés du centre, dont la supériorité initiale en hommes et en préparation diminue de jour en jour. Tous les efforts dirigés contre Dvinsk et Riga ont échoué devant l'impossibilité de Kourpatine. Quant à la marche de Broussilov en Bucovine et en Galicie, il est tellement foudroyante que l'Autriche, malgré son habitude du mensonge, n'ose plus se débattre comme aujourd'hui.

Nous venons de bombarder Carlsruhe. A cette occasion, tous les journaux allemands jettent feu et flamme contre la barbarie française, qui n'épargne pas les villes ouvertes. Le grief est plaisant, venant d'une nation qui, du 1er février au 9 mars, a bombardé plus de 70 fois Béthune, Fismes, Lunéville, Epernay, Baccarat et vingt autres villes qui n'ont rien de militaire !

Il n'est pas défendu de croire que les opérations des différents fronts vont obéir à un plan commun et transformer en aide matérielle l'aide morale, à coup sûr très appréciable, que s'étaient jusqu'à présent accordées les Alliées.

L'offensive russe a littéralement bouleversé les vues des états-majors centraux. Quant à l'Italie, elle ne nous aide pas seulement en retenant l'Autriche ; elle s'est rangée à nos côtés parce que notre cause était celle de la civilisation ; elle a contribué à qualifier cette guerre et à la relever dans l'opinion du monde.

Et ce n'est pas les Turcs qui sauvent la face.

Partout, on a l'impression d'un effort lent et sûr opéré pour user et briser cette formidable puissance militaire qui, un moment, a fait trembler l'Europe.

Notre résistance en Argonne et à Verdun a, sous une forme différente, contribué à ce résultat.

Et, pourtant, il n'a pas manqué, chez nous, de politiciens qui eussent voulu faire de cet héroïque épisode de Verdun la pierre d'achoppement de toute la campagne.

L'institution de commissaires aux armées, à laquelle tiennent absolument MM. Briand et Raffin-Dugens, fait avoir pour effet d'activer les opérations et de finir la guerre en cinq mois.

Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de cette prétention. Jusqu'à présent, M. Briand, grâce à l'abnégation de tous les partis sérieux, a pu parer les coups fourrés que lui portait l'extrême gauche. Ainsi-t-il toujours l'énergie d'opposer un non possumus à nous, nous en avons la certitude — il sera suivi par l'immense majorité du pays ?...

F. BUTEL.

sait que la majorité du parti socialiste l'a désavoué, donnant ainsi un éclatant démenti aux Français qui avaient fondé sur lui des espoirs pacifistes.

Au reste, pas d'illusions ! A droite ou à gauche, de l'autre côté du Rhin, nous ne comptons que des ennemis.

Dans une partie aussi compliquée et où opèrent tant de facteurs divers, l'idée que se portent réciproquement les nations alliées doit être soigneusement notée.

Inutile d'insister sur le rôle de la France. On n'appréciera bien que plus tard ce qu'elle a mérité et obtenu, en tenant sur elle pendant plusieurs mois tout l'effort de l'attaque allemande.

Nous venons de bombarder Carlsruhe. A cette occasion, tous les journaux allemands jettent feu et flamme contre la barbarie française, qui n'épargne pas les villes ouvertes. Le grief est plaisant, venant d'une nation qui, du 1er février au 9 mars, a bombardé plus de 70 fois Béthune, Fismes, Lunéville, Epernay, Baccarat et vingt autres villes qui n'ont rien de militaire !

Il n'est pas défendu de croire que les opérations des différents fronts vont obéir à un plan commun et transformer en aide matérielle l'aide morale, à coup sûr très appréciable, que s'étaient jusqu'à présent accordées les Alliées.

L'offensive russe a littéralement bouleversé les vues des états-majors centraux. Quant à l'Italie, elle ne nous aide pas seulement en retenant l'Autriche ; elle s'est rangée à nos côtés parce que notre cause était celle de la civilisation ; elle a contribué à qualifier cette guerre et à la relever dans l'opinion du monde.

Et ce n'est pas les Turcs qui sauvent la face.

Partout, on a l'impression d'un effort lent et sûr opéré pour user et briser cette formidable puissance militaire qui, un moment, a fait trembler l'Europe.

Notre résistance en Argonne et à Verdun a, sous une forme différente, contribué à ce résultat.

Et, pourtant, il n'a pas manqué, chez nous, de politiciens qui eussent voulu faire de cet héroïque épisode de Verdun la pierre d'achoppement de toute la campagne.

L'institution de commissaires aux armées, à laquelle tiennent absolument MM. Briand et Raffin-Dugens, fait avoir pour effet d'activer les opérations et de finir la guerre en cinq mois.

Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de cette prétention. Jusqu'à présent, M. Briand, grâce à l'abnégation de tous les partis sérieux, a pu parer les coups fourrés que lui portait l'extrême gauche. Ainsi-t-il toujours l'énergie d'opposer un non possumus à nous, nous en avons la certitude — il sera suivi par l'immense majorité du pays ?...

F. BUTEL.

l'état-major allemand de l'heure précise à laquelle on compte lui tomber dessus.

Ce qui est vrai, c'est que nous entrons dans une période d'activité militaire extrêmement intéressante dont les dernières communiqués se renouvellent nécessairement.

Cette activité va dépoter-t-elle progressivement pendant un mois, pendant deux mois, pour aboutir, en août et septembre, à un effort décisif ? ou bien se

prépare-t-elle brusquement, dans l'instant qu'on songera le moins, et recevrons-nous l'un de ces jours une dépêche officielle nous annonçant la fameuse offensive ? C'est ce que personne ne peut ni ne doit savoir. Et si vous me demandez ce que je pense, je vous répondrai tout bonnement que je n'en pense rien.

Je ne pense et ne veux penser qu'une chose, et c'est que le premier de nos devoirs est de rester calmes. Seuls, les communiqués méritent credo. Prenons les tels qu'ils sont : n'y ajoutons pas. Et ne nous infligeons pas par nos impatiences le supplice des émotions sans objet. Nous neurons pas trop de toutes nos pulsions d'indulgence, de toutes nos réserves de bon sens et de volonté, pour supporter quand l'heure en sera venue, les réalités poignantes des dernières scènes de la tragédie. Ne dispersons pas sur de vaines fantômes une attention que nous empêcherons alors plus utilement à nous surveiller nous-mêmes et à empêcher qu'on ne s'agite autour de nous.

Nos frères des armées, je crois l'avoir déjà dit, ont besoin de sentir derrière eux une France sage et forte, et non point enragée et bavarde ; une France réveillée, grise, et qui soit assez matresse d'elle-même pour pouvoiroublier de sa propre énergie l'énergie des combattants. Pendant que ceux-ci se jettent en avant sous le feu des canons et des mitrailleuses, nous devrions nous répéter, à chaque heure de la journée, que Jamais, quoi que nous fassions, nous ne pourrons nous heurter à leur chevalier. Efforçons-nous du moins de ne rien dire qui leur donne le droit de se plaindre de nous et de la qualité médiocre de notre moral. Soyons sévères, sévères, et pour n'être pas indignes de la victoire qui nous est promise, suivons stérilement à ceux qui la préparent et qui, il y a quelques jours, nous rappelaient si opportunément l'organe du commandement en chef des armées anglaises « qu'une seule stratégie militaire ne doit pas être contrariée par le désir de céder au sentiment populaire. »

E. D. L.

AU SÉNAT

Seance du vendredi 30 juin

Ouverte à 4 h. 30. M. Antonin Dubost présente.

M. Henry Chéron dépose, au nom de la commission de l'armée, une proposition de loi tendant à rendre obligatoire la préparation militaire.

Le conquête de Constantinople, en 1453, avait fait passer aux mains des Turcs Osmanlis le Kalifat et la direction de l'Islam. D'où rancunes impardonnable, qui ont trouvé les circonstances favorables pour secouer le joug.

Les folies des Jeunes Turcs, les massacres ordonnés par Djemal Pacha en Syrie et au Liban, ont jeté les Arabes contre les Turcs. Le mouvement est donc antiturco beaucoup plus qu'il ne révèle de sympathies pour notre cause. Mais, enfin, nous en profitons...

E. D. L.

Le Devoir Présent

Depuis trois ou quatre semaines, depuis huit jours surtout, des propos se répandent qui coûtent beaucoup plus qu'il n'est raisonnable l'appui public.

L'offensive générale est immuable ; elle va commencer ; les Anglais ont percé le front ennemi sur quatre points ! Ceux qui comparent ces nouvelles sont très loin de se douter qu'ils contribuent à créer un état d'esprit nuisible aux intérêts de leur pays. Ce sont presque toujours de très braves gens, des patriotes excellents, mais l'humeur trop ingénue pour pouvoir se soumettre aux disciplines morales du temps de guerre.

L'autre jour, quand on apprit que le fort de Vaux était tombé au pouvoir des Boches, leur visage exprimait une désolation, toute voisine du désespoir. Si jamais Verdun était pris, après quatre ou cinq mois d'une résistance dont la prolongation sente équivaut, en fait, à une véritable victoire, je crois qu'il faudrait les enfermer pour les empêcher de jeter la paix dans leur ville ou leur village. Mais la victoire des Russes les a redressés et, du coup, remontant des abîmes de l'inquiétude aux sommets de l'enthousiasme, ils s'entendent que tout est sur le point de finir, que les Anglais ont fondé en grand et que les lignes allemandes sont percées en quatre endroits. Comment le savent-ils ? que le leur a dit ? et pourquoi ne s'entendent-ils pas à la substance des communiqués de sir Douglas Haig ?

Ne leur soyons pas trop sévères. Leur excuse est peut-être de lire certains grands journaux de Paris, que la guerre n'a pas corrigé de leurs anciennes préventions, et qui, pour paraître mieux informés que les confrères, donnent à entendre, par le ton sonnentiel de leur première page, « qu'il va se passer quelque chose » et que ce « quelque chose » est imminent.

Hé, oui ! si va se passer quelque chose, et point n'est besoin de prendre des airs de mystère et de solennité pour dire qu'après bientôt deux ans de guerre, c'est qu'en 1916 va nous apporter du nouveau. Seulement, si l'on s'aventure à fixer la minute de ce que l'on appelle « l'offensive générale », on s'empêche à des déments. J'aime à penser que le haut commandement ne confie pas ses projets aux journaux, ni même aux parlementaires. Autant studier avec courtoisie

les documents provisoires.

La Chambre aborde ensuite la discussion des douzièmes, retour du Sénat. Le paragraphe 4 de l'article 5, concernant la situation de la Corse, a été disjoints par la Haute Assemblée.

M. Raoul Péret demande à la Chambre de faire de même, le gouvernement devant à brief délai déposer un projet de loi déclarant un régime nouveau d'impôt en Corse.

La disposition est votée.

L'article 10, relatif aux contrôles généraux de la marine, qui a été disjoints par le Sénat l'est également par la Chambre.

L'article 11 concernant l'envoye à faire aux sociétés de production d'énergie élec-

trique, a été discuté par le Sénat. La commission du budget accepte la disposition, contre laquelle s'est élevée M. Rabier au nom de la commission des travaux publics. Finalement, la disposition est prononcée.

L'ensemble du projet de loi des douzièmes provisoires est adopté sans modifications, par 405 voix contre 8.

Assurances sur la vie

La Chambre adopte la proposition de loi tendant à protéger les bénéficiaires des politiques d'assurance sur la vie, à ordre et sur porteur, des bons de capitalisation et d'épargne, dont les titres ont été égarés, détruits ou volés.

Crédits

Elle discute ensuite un projet de loi portant ouverture au ministère de la guerre d'un crédit additionnel de 2 millions pour la constitution d'un fonds de secours à distribuer aux victimes de l'explosion de la rue Tolbiac.

La proposition est renvoyée à la commission du budget.

La séance est levée à 6 h. 20 et renvoyée à vendredi prochain, trois heures.

Leurs Radios Mensonges

Paris, 30 juin.

En lisant les radios que l'Allemagne a lancées l'autre matin à travers le monde afin d'égarer l'opinion, on est pris d'une sorte de stupéfaction devant cette grossièreté dans la mise. On se demande comment la poésie de Goethe et d'Henri Heine a pu en venir là.

Ces burlesques radios les voici textuellement reproduites. Nous nous garderons bien de les toucher : on ne touche pas aux chefs-d'œuvre.

« Londres, 27. — Notre état-major publie la note suivante :

« Aujourd'hui, notre avance a été de 12 kilomètres environ, ce qui permet d'envisager le dégagement de la ville de Lille où notre infanterie a pris pied. Roubaix, Tourcoing, Lens, Saint-Quentin, Noyon, pourront peut-être être dégagés. »

« 21 h. 20 : A tous les postes français, écoutez, voici les dernières nouvelles :

« Front britannique. — D'après les rapports du grand état-major anglais, nos troupes ont repris pied définitivement dans Lille. Une vaste débandade s'est faite dans les rangs des nos amis. Nous vous tiendrons au courant de chaque événement important. »

« 24 heures, Londres. — L'agence Reuters nous rapporte le radio suivant :

« Les alliés, avec l'appui de la flotte, ont repris l'offensive sur tout le front belgo-normand. Les troupes françaises seraient déjà aux portes de Mons-en-Barœul. Les détachements anglais auraient repris le fort de Rupel occupé dernièrement par les Bulgares. »

« 25 heures, Paris. — L'agence Reuters nous rapporte le radio suivant :

« M. Henrion disait dans son dernier article dans la « Revue des Deux Mondes » que la guerre faite par l'Allemagne était « une crise d'ambiguïté ». Elle est cela sur le front ; à l'arrière, elle est une crise d'imbécillité. »

E. D. L.

Violents combats à CEUTA ENTRE ESPAGNOLES ET MAROCAINS

Madrid, 30 juin.

Des voyageurs arrivés de Ceuta affirment qu'un combat a lieu avec les Marocains. On signale des morts un commandant et un capitaine.

Des navires de guerre espagnols bombardent les côtes.

Le combat continue. Toutes les troupes disponibles sont sorties pour apporter leur secours.

Madrid, 30 juin (officiel).

DERNIÈRE HEURE

Les Victoires Russes

KOLOMNA EST PRISE

PAR LES RUSSES

(DEUXIÈME COMMUNIQUE)

Pétrograd, 1er juillet.

Le grand état-major fait savoir que les troupes de l'armée russe ont pris Kolomna, point convergent le plus important des chemins de fer de Borkovine.

L'adversaire continue à se replier à l'ouest, s'accrochant aux positions préalablement préparées. Au nord de Klimpolung, l'ennemi a tenté de reprendre l'offensive avec des forces considérables. Les troupes du général Latchinov opèrent dans des conditions extrêmement difficiles, en raison des pluies torrentielles qui ont ahimé les routes.

Au nord-ouest du confluent de la Lypa et du Sty, à mi-ligne de Loutsk et de Brody, l'ennemi, appuyé par le feu de l'artillerie lourde et légère, a pris l'offensive contre les positions russes. Nos troupes, avec un imperturbable sang-froid, ont laissé les ennemis s'approcher de nos fils de fer barbelés et les ont fusillés à bout portant.

Selon les dernières rapports, le total des prisonniers pris durant la période du 4 au 29 juin, est de 212.000 hommes, y compris les officiers.

Les prisonniers continuent à affluer.

LES CONSEQUENCES

Paris, 1er juillet.

Après la prise de Kolomna, la retraite n'est plus ouverte aux Autrichiens que vers l'ouest, où ils disposeront encore de deux voies ferrées, l'une sur Stanislau, l'autre sur Deltatyn et Nadvirna.

Le mouvement des Russes dans ces deux directions est possible. Pour marcher sur Stanislau, au nord-ouest, ils ont leur route appuyée au Dniester, dont ils tiennent déjà la rive nord ; ils avancent ainsi en ligne et en menant d'une prise à revers très grave l'île droite du comté Bohoriv. La marche sur Deltatyn, à l'ouest, près à des combinaisons plus variées. Cette ville défend l'entrée d'un des grands passages de Galicie en Hongrie, le col de Jablonka. A Kolomna, les Russes sont à une trentaine de kilomètres sur le flanc de ce col. On ne peut guère douter que les Autrichiens laisseront de grands efforts pour le couvrir. Mais à côté de la route principale qui y mène il existe un assez grand nombre de passages de montagnes, qui permettent de traverser cette route. Les restes de l'armée Pflanzer seront-ils en état de défendre ces passages dans une montagne partout praticable ? Et si les Russes réussissent à mettre la main sur le passage en Hongrie par Jablonka, ayant déjà leur gauche encagée par la route de Borkovine, si enfin, ils peuvent lancer un assaut non plus une pointe aventureuse, mais deux colonnes en liaison, reliées par des transversales, et envahir la Hongrie, ce sera là un événement de première importance dans l'histoire de la guerre.

On a des raisons de croire que les avions ennemis ont été plusieurs fois abattus. Toutes les unités italiennes aériennes et terrestres sont rentrées indemnes à leurs bases.

LE CORPS D'UN AMIRAL

DANS LA MER DU NORD

Copenhague, 30 juin.

Des pêcheurs arrivés au port rapportent avoir vu dans la mer du Nord un cadavre revêtu de l'uniforme d'amiral. Des torpilleurs sont partis à la recherche de ce corps.

DANS LES EAUX HOLLANDAISES

Rotterdam, 30 juin.

Le capitaine français à Saint-Jacques "Le Prince-Henrik" au large de la côte hollandaise. Sur les seize hommes de l'équipage, six ont pu être recueillis.

Le matelot hollandais à "Prince-Henrik" a été de Flessingue en Angleterre, à remettre des torpilleurs allemands. La malédiction prouve faite qu'elle ne transportait pas de marchandises, put continuer sa route.

LE CHANTAGE ALLEMAND

SUR LA SUISSE

Le point de vue des alliés n'est pas celui des délégués suisses.

PARIS, 30 juin.

Des réunions entre les délégués alliés et les délégués suisses ont eu lieu le jeudi 29 et le vendredi 30 de ce mois. Au cours de ces réunions, le point de vue des alliés a été nettement exprimé.

Il se résume en ces termes : sincère désir d'accorder au peuple suisse tout ce qui peut être nécessaire à sa consommation et impossibilité d'envisager que, grâce à l'intervention de la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie puissent se ravitailler en matières de réelle importance, provenant directement ou en transit des Etats allemands.

La délegation suisse a cru devoir consigner qu'il n'y avait pas de solution satisfaisante aux demandes présentées par le gouvernement fédéral dans la situation difficile où il se place d'un côté les mesures prises par les alliés et d'un autre côté, les prétentions des empires centraux. Elle a toutefois soumis à l'examen des alliés une proposition nécessaire, de même que les délégués alliés ont fait certaines suggestions.

Il a été décidé d'un commun accord, de remettre à la fin de la semaine prochaine une nouvelle réunion, afin de permettre à tous les gouvernements d'étudier cette proposition et ces suggestions.

La Suisse ne livrera plus les déserteurs

Berna, 30 juin.

Le Conseil fédéral a adopté une ordonnance concernant le traitement des déserteurs et réfugiés étrangers. Stabilisant notamment que ceux-ci ne pourront, pendant la durée de la guerre, être renvoyés à l'étranger.

LE TESTAMENT DE LORD KITCHENER

Londres, 30 juin.

Les journaux reproduisent le testament de lord Kitchener, dont le montant de la fortune s'élève à 171.400 livres sterling.

La plus grande partie va à son neveu, qui lui succéda également dans ses titres.

EN GRECE

Deux fonctionnaires grecs arrêtés

Salonique, 30 juin.

M. Smardja, sous-préfet de Subotnick, vient d'être mis en état d'arrestation pour avoir fait empêcher arbitrairement M. Mikandros, archimandrite d'Ossia, auquel il reprochait ses sentiments et ses relations venitellistes et francophiles.

M. Hassan Nimbik, maire de Monti, qui préside sa maison pour les conciliabules organisés par M. Smardja, a été arrêté à son tour sous l'accusation d'avoir fourni des renseignements aux Bulgares et de leur avoir procuré des vivres au moyen de réquisitions.

On affirme d'autre part que l'archimandrite Mikandros a été fusillé par les Bulgares.

Sur plusieurs points de la côte, une double canonnade a été entendue pendant toute la nuit à partir de 10 heures ; c'est de 8 à 11 heures que le combat a été le plus violent. Au petit jour, la canonnade a été entendue de nouveau.

On ignore la nationalité des escadres en présence, le capitaine du vapeur sud-africain n'a pas les reconnaître et s'est d'ailleurs tenu à grande distance des combats.

UN VAPEUR BOCHER CAPTURE

London, 1er juillet.

Une dépêche de Copenhague annonce que le gros vapeur allemand "Hannoveria", qui allait de Lima à Stettin avec une cargaison de goudron évaluée à deux millions de tonnes, a été capturé hier par deux torpilleurs russes.

ESPION CONDAMNÉ À MORT

Lyon, 1er juillet.

Le Conseil de guerre a condamné à mort pour tentative d'espionnage, un nommé Robert Brugger, 40 ans, représentant de commerce à Zurich.

L'ALLEMAGNE, LA SUISSE

ET LES ALLIÉS

Les négociations suspendues

Paris, 1er juillet.

Les Alliés ont suspendu les négociations

avec la Suisse, ne voulant pas ravitailler indirectement les Austro-Allemands.

ITALIE ET ALLEMAGNE

Gênes, 1er juillet.

Le « Lotta Anzio » apprend que le gouvernement italien va probablement rompre le traité de commerce germano-italien, ainsi que tous autres accords existants avec l'Allemagne.

EN ANGLETERRE

Le portefeuille de la guerre

Londres, 1er juillet.

Les conditions mises par Lloyd George à son acceptation du portefeuille de la guerre ont été remplies. L'accord complet est fait entre le nouveau ministre et l'état-major général. Un nouveau ministre des armes, des munitions et du matériel de guerre.

LE PROCÈS CASEMENT

Londres, 1er juillet.

Le roi a dégradé le traducteur Casement du rang de chevalier-bailli et l'a fait rayez des robes de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George.

LE TORPILLEUR DU "SUSSEX"

Washington, 1er juillet.

Le gouvernement appelle à la mobilisation de 30.000 hommes environ pour faire face à l'offensive allemande.

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE PAU

Seance du 29 juin 1916

Présidence de M. l'abbé Dubarret.

La procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président donne la parole à M. Artouzou, qui rappelle, dans un travail très consciencieux, que N.-D. de Bétharram a porté divers noms dans les stèles passées. D'après M. Artouzou, il pourrait se faire que le premier vocable de N.-D. de Bétharram est été N.-D. de Lestelle ; toutefois il n'y a à ce sujet aucune certitude. Le deuxième vocable est N.-D. de Guitaram. Un texte de 1518 porte ce nom, qu'on trouve pour la dernière fois en 1622. A partir de cette époque, le nom de Bétharram apparaît, tantôt écrit avec h, tantôt sans h. Miséril écrit Bétharram sans h. M. Artouzou pense aussi qu'on devrait écrire Bétharram sans h.

M. Artouzou rappelle les travaux qui ont été faits sur l'étymologie des mots Guitaram et Bétharram. Bef ou Bath signifie beau, arram, ramane, de sorte que Bétharram signifierait "beau ramane".

M. le Président fait observer que le vocable de N.-D. de Lestelle n'est pas admissible, parce qu'il ne se trouve dans aucun document connu. La dénomination de N.-D. de Lestelle ne s'est produite qu'à partir de 1800. M. le Président rend hommage aux efforts faits par M. Artouzou pour élucider la question des divers vocables et de leur étymologie.

M. Gaudin, architecte diplômé par le gouvernement, présente l'étude d'une tapisserie : Le triomphe de Pomone. Des rapprochements et des comparaisons permettent d'établir que cette tenture, exécutée d'après un carton italien, sort de l'atelier de Gilles van Heege, un des maîtres-tapisseries de la ville d'Engelien en Flandre. Cette tapisserie, finement tissée de laine et de soie, décrite aujourd'hui à Moron-St-Marie, l'un des seigneurs de la ville de M. B.

Le Triomphe de Pomone se rattache à toute une série de "Triomphes" nés au 15^e et au 16^e siècle, en Italie, en France et dans les pays du Nord.

Les membres de l'Assemblée applaudissent M. Artouzou à la fin de sa communication. M. le président le félicite pour son beau travail.

M. Dauda continue ses très intéressantes observations sur les effets obtenus à l'aide d'une baguette de cuivre par des opérateurs toutes d'une sensibilité spéciale.

Il évoque l'influence de divers corps chimiques sur les révoltes de la peau.

La bonté des matières ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans le détail de ses observations.

Il est procédé ensuite à l'élection de M. Poujol, pharmacien à Pau, présenté par M. le président et par M. Duché.

M. Poujol est élu à l'unanimité.

La séance est levée.

PROCESSIONS DE DEMAIN, DIMANCHE

A St-Martin, Vespas à 4 heures.

L'itinéraire sera le suivant : rues Henri IV, du Levé, pont Oscar, boulevard des Pyrénées, rue Adolphe.

A St-Jacques : rues St-Jacques, Gassies, des Ecclés, place de la République, rues Noailles, d'Orléans, de Liège, Bernadotte.

A Notre-Dame : rues St-François, Lespy, Bellocq, boulevard d'Alzon, rues Piéton, Michel Bouquet.

A St-Joseph : avenues de Bordeaux, Montlouis, chemin Guirall, boulevard d'Alzon, rue St-Joseph.

EGLISE SAINT-JACQUES

Programme de la Messe des Hommes à 11 heures :

1. Vive Labour ! (chorus).

2. Sermon : Héros !

3. Credo.

4. L'Ange et l'Amé (Garin), duo obétié par MM. Lélio et Landou.

5. Ils ont brisé le Baptistère (honneur), Vêpres à 4 heures. Sermon : Martyrs ?

DISTRIBUTION DES PRIX AU LYCÉE

Elle aura lieu le 18 juillet prochain, à 9 heures, au Théâtre Municipal. Le discours de circonstance sera prononcé par M. Jay, professeur de 4^e.

SYNDICAT D'INITIATIVE

Le Syndicat d'Initiative Pau-Béarn-Pyrénées a l'honneur de prévenir ses adhérents qu'il a confié à M. A. Vaudier-Lindau, interprète belge, secrétaire par intérim du Syndicat, le soin de recueillir les souscriptions de 1916 et celles en retard.

EGLISE SAINT-JACQUES

Programme de la Messe des Hommes à 11 heures :

1. Vive Labour ! (chorus).

2. Sermon : Héros !

3. Credo.

4. L'Ange et l'Amé (Garin), duo obétié par MM. Lélio et Landou.

5. Ils ont brisé le Baptistère (honneur), Vêpres à 4 heures. Sermon : Martyrs ?

PHARMACIES OUVERTES LE 2 JUILLET

A. Casaux, rue Porte Neuve, 29.

Lurquin, rue Montpensier, 26.

Maurin, rue Bordelaise-d'Abère, 2.

COUR D'APPEL

Audience du jeudi 29 juillet

Vote de foi et violence. — La Cour

rendant son arrêt dans l'affaire Labanat, de Biarritz, confirme au fond le jug

Lettres et Récits de Guerre

Arrière-Propos

Le « Petit Parisien » a publié de son correspondant à Salonique la relation qui suit. Nous nous excusons de la reproduire sous la rubrique « Lettres et Récits de Guerre », mais le « Patriote » n'a pas de Chronique Macédonie.

Il convient également de faire remarquer que ce correspondant de guerre est une femme, laquelle, dans le civil, faisait, je crois, du théâtre. Ces circonstances expliquent, dans une certaine mesure, que son carnet ne ressemble plutôt à un compte-rendu de première.

Je commence :

« Me voici rue Venizelos. Rue Venizelos ?... Non ! bien plutôt rue de Paris, à Trouville, rue de Gontaut-Biron, à Deauville, sur la promenade des Anglais, à Nice. Tout Paris n'est point là ? A peine ai-je fait quelques pas, que je reconnais, en effet, un de nos plus élégants sous-préfets, le capitaine Bouet, gendre du général Sorreil, se promenant en compagnie de Mme Marcelle Tinayre, qui va certainement gagner dans les hôpitaux salonnais cette Légion d'honneur qui lui fut refusée juste à Paris, à la suite d'une incendie boutaïque... »

Si la première personne que l'on rencontre à Salonique est Mme Marcelle Tinayre, il ne faut plus s'étonner qu'en nos plus graves questions y soit représenté par Mlle Dreyfus-Morin. Pas de femmes, n'est évidemment pas là l'ordre du colonel. Au reste dans Salonique il y a salon, le dernier où l'on croise, comme vous voyez. Et comment, Mme Marcelle Tinayre ne trouverait-elle pas le décorum de ses rêves dans ce pays enchanteur où l'ennemi non seulement les sous-préfets, mais aussi, comme la suite le démontre, les députés, gens qui ont par profession du ruban plein les poches.

... A quelques mètres deux discutent des aviateurs ; Jacques Richépin qui, pour montrer qu'il a le sens de l'hospitalité, arbore près de sa croix de guerre celle de Sauveur de Grèce ; ... M. Jacques Richépin est un peu de Pau. Nous le retrouvons avec plaisir, mais sans surprise dans ce lieu à la mode, à côté de nos plus élégants sous-préfets. ... ; Préfet, l'observateur charmant des treize partisans... »

Et c'est tout juste si, dans cet endroit si parisien, on ne rencontre pas les trois eux-mêmes, mais ça viendra peut-être... »

... Le peintre Bernard Bonnet de Monvieu, dont la haute stature me dissimule le chef du groupe — et de l'aviation, le tout jeune commandant Denain, champion de tout de militaire... »

Military... C'est, je crois, ce qu'il y a de plus militaire dans ce tableau de guerre. ... Cependant, voici que vient se joindre à eux un élégant lieutenant : Jean Potonié... »

Horrible à la Potinié de Paris... »

... Portant un bandoulière un kodak à gauche, une jumelle à droite, les mains encadrées de journaux illustrés, passez l'autour du « Remous » et de « Chantilly-Tourne », qui court, très affûté : Gustave Chéhut est chef du service photographique à l'armée d'Orient !... »

Nous voulions croire quoi, contrairement à ce que donnaient à penser la réduction de ces lignes, les fonctions de chef du service photographique à l'armée d'Orient, ne consistaient pas à revitaliser en clichés « Femina » ou la Vie heureuse !

... Débordé de la veille, long, silencieux et monotone... »

Il n'y a vraiment pas de quoi. Ce n'est pourtant pas le Tom-Pompe qui lui manque. Mais peut-être a-t-il la nostalgie du front ?

... pose l'auteur d' « Après moi », profond à laquelle nous devrons peut-être quelques fois, une place à succès... »

Ça sera certainement un autre bien présent. Au fait, il n'aura peut-être pas qui pour chérir des types.

... Lorsque, soudain, de sa grande taille, il hurle un petit soldat, modeste, timide et de nom colléto : le baron de la guerre a réuni ici M. Henry Dornstein et M. Edmond Guillaux, vaillant pilote d'avion et nouveau de l'ancien président du Conseil... »

Forte de l'onde, on prend le neveu. Mais voici bien le cloch de la fête :

... Mais quel est ce soldat de douzième classe à qui les généraux parlent avec déférence et qui donne des ordres — prédictifs — aux plus hauts gradés ? C'est M. Grimaud-Baillif, président du Conseil de protection de la Soie, simple soldat en temps de guerre... »

Certes, nous avons bien l'impression jusqu'ici que l'armée d'Orient ne ressemble à aucune autre, mais nous étions encore loin de supposer que la modernité y fut poussée à ce degré : un soldat de douzième classe donnant des ordres à des généraux. Eh, Ben, mon colon, tu parles d'une gloire ! Et pour comble d'exécration, ce soldat s'appelle Grimaud-Baillif l'anté que ce guillotiné soit français, pleinement, entièrement, indéniablement, surabondamment français même, pour autant le trouve dirigeant la concentration des troupes françaises dans le camp retranché de Salonique, en dépit d'un nom qui semblerait le destiner à d'autres camps et à d'autres concentrations. Car il y a des Baillif en Allemagne ; il y en a même un qui est le conseiller très écouté de l'empereur. Mais celui de France fait mieux ; il donne des ordres.

Peut-être est-ce là le dernier mot de ce qu'on dénomme le contrôle parlementaire ? A ce point de vue, l'armée décrite par Mlle Dreyfus-Morin serait le modèle du genre.

Nous pourrions baisser le rideau sur ce coup de théâtre, mais certains encore ces lignes qui prouvent que décidément, Salonique est une terre d'élection, un singulier et purifié.

... Mais d'autres Parisiens arrivent : des députés : MM. Abramit, Garat, Robert David, de la Porte, dont le socialisme ne s'effrouche pas d'un nom écrit en trois

mots ; ils entourent leur collègue, M. Bokowski qui, pour la centième fois, est obligé de raconter son glorieux naufrage.

Parisien, M. Garat ? Heu ! Heu ! Il sera peut-être flatté, mais le chauvinisme bayonnais va se trouver frustré. Concentration, voilà bien de tes coups ! Tu as sorti nos plus pures gloires locales.

Il convient également de faire remarquer que ce correspondant de guerre est une femme, laquelle, dans le civil, faisait, je crois, du théâtre. Ces circonstances expliquent, dans une certaine mesure, que son carnet ne ressemble plutôt à un compte-rendu de première.

Gieber.

— o —

UN HEROS BEARNAIS

Entré au service en octobre 1915 comme appelle, Mazade (Pierre), de Bourganeuf, dûnt incorporé au 27^e bataillon de chasseurs à pied ; promu sous-lieutenant le 10 septembre 1915 au 11^e bataillon de chasseurs, lieutenants le 1er octobre 1913. C'est dans ce même bataillon qu'il gagnait rapidement ses galons de capitaine le 30 septembre 1914.

Le 5 août 1915, il trouvait la mort au combat de Lingekopf (Alsace).

Voici donc leur ordre chronologique les quatre citations qu'avait obtenu le jeune capitaine : Il termine le placé, lui et ses hommes, à l'école des hérauts les plus vaillants depuis l'antiquité.

Je voudrais que dans chaque école bernoise, avant le départ pour les vacances, le maître fît à ses enfants cette page glorieuse :

Le général commandant le 88^e corps d'armée écrivit à l'ordre du corps d'armée le capitaine Mazade (Pierre), commandant la 5^e compagnie du 11^e bataillon de chasseurs : A mené avec beaucoup d'entrain une attaque contre un ouvrage allemand où il s'est fait avec toute sa compagnie ; y a soutenu pendant plusieurs heures, dès attaques ininterrompues.

Le général commandant la 1^e division écrivit à l'ordre de la division, Mazade, capitaine au 11^e bataillon de chasseurs : A dirigé avec beaucoup de vigueur la contre-attaque exécutée le 21 contre le Reichenbachkopf ; est parvenu à prendre pied 800 mètres en avant de la bataille. S'est immédiatement sur ses positions durant plusieurs heures, en dépit d'un feu intense de l'adversaire, et ne s'est replié qu'à la dernière extrémité.

L'avançage est de M. A. Dutrey-Harispia, petit-neveu du maréchal qui a su continuer à l'œuvre, les grandes traditions de noblesses et d'honneur dont son grand-oncle lui a laissé la charge. Il nous permettra de lui dire toute la fierté des Basques à la lecture des hauts faits de son illustre parent.

vous me disiez qu'il fallait que j'aille à la guerre pour apprendre à manger un peu de tout. Je vous assure qu'en ce moment j'aurais fait bonne figure au lard, moi qui ne aimais pas avant de partir. Heureusement que les odds sont arrivés pour mettre un terme à nos souffrances.

» En plus de ça, ils nous faisaient subir de très mauvais traitements, des schweins (cochon) à chaque instant, des coups de sabres, et pour un oui ou pour un non, ils vous attachaient au poêle pendant deux ou trois heures de temps.

» En dernier lieu, la vie n'était plus tenable ; les boches n'étaient plus maîtres de nous ; quand ils entraient dans les baraquines, on les attirait et c'est tout juste si on ne les mettait pas à la porte.

» A présent, chers parents, cette vie est terminée et nous lui avons dit adieu, sans espérer servir enfin à quelque chose. Il est vrai que c'est à la condition d'en sortir... H. M.

— o —

LE MARECHAL MARISPE

Quel nom plus glorieux à rappeler aux soldats pyrénéens et plus particulièrement aux soldats basques que celui de leur compatriote Harlep qui, parti aux environs de 1792, de Bayonne en qualité de volontaire, s'en vint mourir à Lacoste, après avoir, à la tête des légions napoléoniennes, parcouru l'Europe, conquis les grâces des plus élevés et acquis une considération que les gouvernements successifs devaient reconnaître en faisant du général le 1^{er} Empereur un inspecteur général d'infanterie, un sénateur et un maréchal de France.

Cette noble et longue existence, mouvementée comme bien l'on pense, qui alla de 1798 à 1855, le général Bertrand-Harlep, ayant sa mort, écrit dans un ouvrage qui, publié aujourd'hui, arrive à son heure puisqu'assez bien il s'agit d'un soldat et quel soldat ! aux qualités de courage, de désintéressement, d'intelligence et aussi de valeur militaire que la tradition dans son pays natal se plait à reconnaître poussées à leur limite extrême.

Et puisque nous sommes en temps de guerre, rappelons que le maréchal compte 52 années de services, 22 campagnes, 12 citations, reçut 4 blessures, et fut parti à 36 combats, 8 batailles et 4 sièges mémorables.

Le récit de ces proesses, simple et clair, est d'allure militaire, vivant et plein de coloris. Les campagnes des Pyrénées Occidentales (1792-1795), la conquête des provinces basques-espagnoles, la compagnie des Pyrénées (1814) intéresseront plus particulièrement en raison des régions où elles eurent pour théâtre.

Le général commandant la 1^e division écrivit à l'ordre de la division, Mazade, capitaine au 11^e bataillon de chasseurs : « A dirigé avec beaucoup de vigueur la contre-attaque exécutée le 21 contre le Reichenbachkopf ; est parvenu à prendre pied 800 mètres en avant de la bataille. S'est immédiatement sur ses positions durant plusieurs heures, en dépit d'un feu intense de l'adversaire, et ne s'est replié qu'à la dernière extrémité. »

L'avançage est de M. A. Dutrey-Harispia, petit-neveu du maréchal qui a su continuer à l'œuvre, les grandes traditions de noblesses et d'honneur dont son grand-oncle lui a laissé la charge. Il nous permettra de lui dire toute la fierté des Basques à la lecture des hauts faits de son illustre parent.

— o —

LES YEUX FERMÉS...

Le autre jour, à Châtillon, une jeune fille, après avoir écoute toutes les observations et accepté un temps d'épreuve, épousa un aveugle.

On lui a fait une ovation à cette jeune fille, et elle la maritina, car, grâce à elle, ce héros aura son nid, des enfants, de la jeunesse et du bonheur.

Mais combien d'autres !...

Avez-vous réfléchi pourtant, vous qui voyez, à l'épouvantable épreuve de ne plus voir ?

Le ciel bien, le sol solo, les fleurs jolies, les mimosas et changantes façades de la vie sociale, les manifestations d'art, la belle rose des malades, la splendeur des fleurs de fer, à maintenir au fil d'empaque pendant 30 heures à bout portant de l'ennemi, refoulant une contre-attaque et arrachant sans cesse des grenades et des balles la ligne adverse ; ne s'est replié que par ordre, emmenant tous ses blousons et les corps des officiers tués ; blessé lui-même et mort de ses blessures. » (J. O. du 31 octobre 1915).

Ordre de l'armée du 28 octobre 1915 : « Superbe officier déjà cité à l'ordre de la division, des corps d'armée et de l'armée. A fait preuve du 14 au 20 juillet d'une énergie et d'une bravoure digne d'un héros, entraînant ses chasseurs au combat de la Stéphoulin à l'assaut d'un bois et, arrêté à 50 mètres de la bataille par un résumé de feu de l'ennemi, a continué à tirer avec une précision redoutable pendant 30 heures à bout portant de l'ennemi, refoulant une contre-attaque et arrachant sans cesse des grenades et des balles la ligne adverse ; ne s'est replié que par ordre, emmenant tous ses blousons et les corps des officiers tués ; blessé lui-même et mort de ses blessures. » (J. O. du 8 décembre 1916).

Nul doute que cela ne vienne raviver nos regards et les larmes de ses proches ; finitions-nous avec respect devant leur tombe, avec envie devant la gloire qu'il a rendu à son nom.

Pau, 30 juin 1916. Ct T.

— o —

VERDUN

En ce temps-là, la France allait à la victoire. Les Boches titubaient sans souci de leurs morts. Le kronprinz s'acharnait, sans honte et sans remords, à détruire le plus grand des tomboubs de l'histoire !

Verdun tenait toujours ! Un miracle notaïre faisait que les obus tombant tombant encore n'accumulaient le feu que pour mieux éclairer le ciel noir... le noir, la nuit... la mort... la mort, la mort... »

Pauvres yeux fermés, que vous me faites mal !...

— o —

Lire la suite en 4^e page

Ne laissons pas " dormir " nos disponibilités.

Le Rapporteur général de la Commission du Budget expliqua, récemment, que la guerre avait pour effet d'accroître momentanément la masse des disponibilités militaires qui servent à alimenter la Trésorerie lorsqu'elles sont transformées en bons et billets de la Banque de France au profit de la Défense Nationale.

Nous devons verser pour un Bon de la Défense Nationale :

à 8 mois 6 mois un an
de 100 fr.... 99 fr. 97 50 05
de 500 fr.... 495 fr. 487 50 475
de 1000 fr.... 990 fr. 975 050

pour une Obligation de 5 %

de 100 fr. de 500 fr. de 1.000 fr.

Somme à payer : 98.80 481.00 666.84

Il nous convient alors de faire un excellent placement tout en conservant au maximum les plus belles troupes. J'y suis arrivé à 7 heures du soir, il faisait un froid de chien et la neige tombait à gros flocons. Il y avait 16 jours que je commençais à me lever et j'ai pu dégager au milieu de la bousculade, sur une longueur de 800 mètres, avec des souliers troués. Nous sommes arrivés à l'hôpital, tous mouillés en grelottant comme des jones dans l'eau. Les boches ne nous ont pas seulement donné une chemise pour changer, et il a fallu se coucher ainsi. Beaucoup ont attrapé du mal, à la suite de cette équipée et pour moi, je me demande comment je n'ai rien eu.

C'est dans ce meudit camp que j'ai connu tous les tortures de la faim. Nous avions quatre petites tranches de pain, grosses comme une feuille de papier à cigarettes ; il fallait passer toute la journée avec ça, car le reste n'était que de raviolis. Les baraquines étaient construites en planches et en-dessous il y avait quelques feuilles de pissenlits ; on allait les ramasser et on les mettait comme légumes dans notre soupe.

« Vous rappelez-vous, cher père, quand

Nos Marchés

OLORON

Marché du 30 juin 1916.
Froment, 80 h., à 82 fr. 50; pommes de terre, 40 h., à 11 fr. 50; maïs et haricots, 60 h., à 10 fr.; poules, de 7 à 8 fr.; poulets, de 4,50 à 6 fr.; canards, de 8 à 10 fr.; la paire.

TAFFETAS et pailleto toutes teintes, pour modes et confections, largeur 35 cm. Le mètre 22
CHAUSSETTES coton cachou sans coutures, article d'usage. La paire 1
BAS mousseline, coton mercerisé noir, talons et semelles renforcés. La paire 25
GARNETS blocs 25 cartes lettres pliées papier toilette, bonne qualité. Le carnet 0,50

PAPERIE anglaise 50 feuilles, 50 cm. enveloppes opaques qualité supérieure. La papeterie 1,50

PANIERS lacets forme carrée élastiques rotin, fil plat couleur. Le panier 2,75

la musique de gloire chantée par les canonnades et les indomptables s'élèvent le voile matinier qui couvre la vie à vivre.

Son premier sentiment sera une immensité éblouissante, une sorte d'éblouissement. A quoi bon lutter ? Il sera bientôt à charge à tout le monde ! Bleueheureux les morts !

C'est contre ce sentiment qu'on doit d'abord réagir.

Il faut donner à l'avouge confiance en lui-même, sa vie n'est pas finie, elle recommence.

Si le cœur du village, si un ange de charité arrive à cheval dans l'âme de ce jeune paysan qu'il reste une valeur considérable... qu'il peut presque faire ce que font tous les autres, cet homme est sauvé...

Et ce brave cœur, et cette femme ne diront pas la stricte vérité : L'avouge agricole peut faire presque tout ce qu'il peut le pouvoir qui vaut.

Si vous en doutez, prenez le train...

L'avouge est un être de méditation. La vie calme, régulière, du Trappiste, s'accorde bien avec l'œuvre de son mentalité.

Le monastère a honnêtement la vieille tradition hospitalière de Jésus-Sainte, encouragé par l'incomparable Association Véronique Henry, il s'est consacré, en cette guerre monastique, à la réduction morale et professionnelle de l'avouge.

Rééducation usuelle : il apprend à l'avouge l'art de se passer le plus possible du secours d'autrui pour circuler dans le fermé, donc le village, sur la grande route sillonnée d'obus... à lire et à écrire en Braille, etc...

Rééducation professionnelle : il fait de l'avouge un agriculteur complet.

A Sept-Fons, vous trouverez tel avouge vétérinaire qui, par des sentiers difficiles, se rend seul à sa vigne, soigne les capes, les mèches, l'bourgeonne et vendange.

Tel autre s'occupe du bétail, coupe les betteraves, distribue le fourrage aux animaux, les fait boire, paître, étable et brosse les chevaux.

Celui-ci prépare la nourriture des porcs, souigne avec amour les jepins et les volailles, fait la bûche.

Or là-trait les vaches, garde le lait, bat le beurre, fabrique les fromages, etc.

Quel horizon étonnamment immensu

meurs restreints et séduisants nos villes !

Et quelle autre existence, plus libre, plus saine !

L'avouge agricole a le sentiment de l'espace ; le vent de la plaine lui mondra les jupes, les fleurs lui jetteront leurs parfums champêtres, et là-haut, dans l'immensité du ciel bleu, l'alouette gracieuse n'aura pas d'autreur plus alléchant que lui. Donc, il est vrai que l'avouge peut avoir une vie utile, intéressante, et même heureuse.

Je répète : heureuse !

Seul, je n'ose pas écrire ce mot : mais je le lis dans une lettre d'avouge que j'ai sous les yeux, et je le cite en respectant ses boutées :

« L'expérience me permet de dire qu'un culte chrétien, même tout à fait aveugle, peut faire tout dans l'intérieur d'une forme, si l'on n'est pas persécuté et si l'on n'est pas bête. Il y a des choses qu'on croit d'abord qu'elles ne servent pas possibles, et qu'en aurait ri avant, si on vous avait dit qu'on pouvait les faire sans y voir clair ». Eh bien ! après qu'on a essayé trois ou quatre fois, et qu'on a été bête trois ou quatre fois, on finit par se débrouiller !

Jamais je n'aurais cru que l'autre soit être aussi heureux que je le suis maintenant !

Et si on envisage à la folie, et le dimanche, l'âge, en dominant l'orgue et les chœurs, il rêve à l'autre du jour qui ne viendra pas bientôt, et croit à des endroits où, face à face, il verra Celui qui a fait la lumière, quelles merveilles horribles de joie profonde se révèlent à ses yeux fermés !

En pensant à cela, on frémît moins de stupéfaction devant la phrase surhumaine où Mgr de Ségur, aventure, confiait à ses amis qu'il faisait chaque année : « le blanchisseur anniversaire de sa cécité » !

Seullement, pour arriver à un véritable résultat, la rééducation privée est difficile, lente et restrictive.

La rééducation familiale, elle aussi, est bien impraticable. Les parents ne peuvent pas se persuader que l'avouge est capable des besognes les plus sérieuses. Ils le dépriment souvent par leurs plaintes, le rappellent pour leurs prévenances qui limitent à chaque instant le champ de son activité et souvent, plus tôt l'aiment, plus il les détestent.

Il faut donc que l'avouge travaille d'abord avec des communautés, des îlots d'avouges, dans une organisation frite pour lui ; et les résultats de cette guerre monastique, à la rééducation morale et professionnelle de l'avouge sont immenses.

Mgr Marne, Abbé de Cîteaux et Général des Trappistes, a compris ce problème de psychologie psychologique. Dans une lettre circulaire, débordante de charité humaine et divine, il a demandé aux supérieurs de son Ordre en France de s'intéresser à la rééducation agricole des aveugles.

Et tous ont répondu avec un élan de charité admirable.

C'est ainsi qu'à Sept-Fons, par Dom-pierre-sur-Besbre (Allier), on reçoit, dans la mesure des places vacantes, les aveugles de guerre ; c'est un zonave aveugle qui dirige la ferme. On n'exige aucune pension, mais — et comme c'est légitime ! — pour couvrir une partie des frais d'hébergement, bûcheronnage, nourriture, formation de professeurs, etc., on accepte l'allocation servie aux aveugles, pensionnés.

Si l'avouge n'a aucune ressource, on l'admet quand même. Et, après sa rééducation, on s'efforce de lui trouver une situation assurée.

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...

Pierre l'Ermité.

— O —

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux ! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénis soit-elle aussi, la bonne terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, recueille le petit soldat mourant dans ses pauvres yeux, et, comme le ferait une mère, le berce au pas endormi des bœufs, au rythme des grands arbres, au chant des tourtes oiseaux...